

LORYS ELMAYAN

L'EMPREINTE
D'UNE VIE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04251-276-7

Dépôt légal : février 2025

Il était une fois...

Jacqueline, la mère d'Anna, fut d'abord embauchée comme dessinatrice par le futur grand-père paternel d'Anna, Varham, un architecte renommé, surtout pour une petite ville de banlieue de vingt mille habitants. Elle y rencontra le père d'Anna, Gilbert, qui se montra sous son meilleur jour : romantique, doux, attentionné, bref, l'image parfaite d'un prétendant idéal. Séduite par son charme et pensant qu'il était aussi aimable que son père, elle l'épousa lors d'une cérémonie somptueuse. Le mariage eut lieu dans une église orthodoxe à Paris, avec le Catholikos et tout le faste attendu. Certains disaient que c'était encore plus impressionnant qu'un enterrement dans cette même église, où les cérémonies sont déjà très spectaculaires.

Mais une fois les noces passées, la réalité se fit jour. Elle réalisa rapidement que ce qu'elle croyait avoir apprécié chez son époux, était en réalité les traits de caractère du beau-père, traits dont il était complètement dépourvu. De cet homme, il n'en avait que l'apparence : grand, mince, un nez aquilin, des yeux bleu azur, et une barbe bien taillée – une version plus sombre. Jacqueline, quant à elle, était toujours élégante, bien coiffée et soigneusement habillée, comme il était d'usage à l'époque. Ce jour-là, elle rayonnait, tout comme elle le faisait chaque jour. Belle, sans aucun doute. Difficile de juger objectivement, mais si sa fille Anna lui ressemblait comme un clone, alors il n'y avait pas de doute. Les deux femmes avaient toujours eu du succès. Sa propre mère plaisantait souvent en disant qu'elles avaient les cheveux « queue de vache délavée » et les yeux « de la couleur des huîtres, changeant selon la fraîcheur », ce qui signifiait qu'elles étaient toutes deux naturellement blond vénitien avec des yeux oscillant entre bleu, vert et gris, mais à dominance bleue.

Jacqueline fit rapidement la connaissance de sa belle-mère, Désirée, une femme redoutable. Sournoise, manipulatrice et sans scrupules, Désirée, la grand-mère d'Anna, ne reculait devant rien pour parvenir à ses fins. Ne vous y trompez pas, Anna ne détestait pas sa grand-mère pour autant. Quand elle

mentionnait les défauts de sa famille, c'était simplement parce qu'ils en avaient, comme tout le monde. Anna avait en horreur ceux qui, sous prétexte d'aimer quelqu'un, refusent d'en voir les travers. *Comment peut-on aimer quelqu'un sans l'accepter dans sa totalité ?* se disait-elle. Désirée, elle, était sans pitié avec quiconque. Anna admirait cette implacabilité, elle voyait en sa grand-mère une femme redoutée de tous, une force de la nature. Jamais elle-même n'aurait pu être ainsi. Désirée la fascinait.

Cette grand-mère était une femme capable de toutes les ruses et trahisons. Elle aurait pu escroquer le monde entier, alors qu'Anna, adulte, avait encore du mal à traverser en dehors des passages piétons. Quand elle observait sa grand-mère, elle voyait un fauve aux dents acérées. Même lorsqu'elle lui présentait un petit ami, elle veillait à ne jamais les laisser seuls : Désirée aurait pu le dévorer tout cru ! À 75 ans, cette grand-mère, hors norme, faisait encore des dérapages au frein à main pour interpeller de séduisants passants. Cela n'aboutissait pas, bien sûr, mais elle s'en amusait.

Quant à Jacqueline, elle lutta longtemps contre l'influence de sa belle-mère, sans jamais parvenir à être de taille. Cette dernière finit par la détruire, et rapidement, Jacqueline sombra dans le désespoir. Elle résista tout de même pendant plusieurs années grâce à son obstination. Elle souhaitait ardemment avoir un fils en premier lieu, suivi d'une fille, ne voulant pas qu'une fille subisse une enfance similaire à la sienne. Elle imaginait une famille avec un fils aîné qui protégerait sa petite sœur. Elle voulait que leurs naissances soient rapprochées, trouvant que l'écart de neuf ans entre elle et son propre frère était beaucoup trop important.

Un an après son mariage, le 1er novembre 1968, à 16 h, après 12 heures d'un travail épuisant, elle donna naissance à Charles. Tout semblait parfait, du moins pour l'instant, pour Jacqueline, son mari et surtout la belle-mère, qui rêvait de fonder une lignée de fils héritiers. Mais le 22 janvier 1971, Jacqueline décida de concevoir un deuxième enfant contre la volonté de son mari. Elle ne prit pas de précaution et ce qui devait arriver arriva : elle fut à nouveau enceinte. Concernant

la date de conception, elle était probablement fausse, car pour un bébé présumé né à sept mois et une semaine, Anna pesait déjà 3 kg. Jacqueline persista pourtant à dire que non, soutenant que l'ongle de l'un des orteils d'Anna n'étant pas soudé, cela prouvait, selon elle, que sa fille n'était pas totalement « finie ».

Au sujet de ce second accouchement, Jacqueline racontait souvent que les contractions l'avaient prise deux jours plus tôt lors d'un événement qui faillit bien bouleverser leurs vies.

Ce soir-là, tous étaient réunis autour des grands-parents paternels.

L'ambiance dans le restaurant était glaciale, comme toujours lors des réunions de famille. Désirée, qui fêtait ses 53 ans, trônait fièrement au centre de la table, le regard perçant de celle qui savait qu'elle avait réussi là où d'autres avaient échoué. Les murmures des conversations lui parvenaient à peine, noyés dans le bruit de la vaisselle fine, des couverts d'argent raclant les assiettes. Son esprit, bien loin des discussions fades de la soirée, vagabondait dans le passé, à une époque où elle n'était qu'une jeune femme au milieu d'un monde en ruines, mais déterminée à bâtir son empire.

Elle repensait à ces jours de guerre, cette époque où tout semblait voué à l'effondrement. La guerre avait éclaté et Paris, vidé de deux tiers de ses habitants, n'était plus que l'ombre de la ville éclatante qu'elle avait connue. Le gouvernement avait fui en Touraine, et les Allemands avaient planté leurs oriflammes sur les édifices parisiens. Le défilé incessant de la Wehrmacht sur les Champs-Élysées témoignait de leur domination implacable. Pourtant, rien de cela n'avait pu ébranler Désirée.

Du haut de ses 22 ans, son corps mince et ses talons vertigineux, elle se moquait de ces tumultes historiques. Fille d'Antonine et d'Auguste, elle avait grandi dans un cocon, chérie au-delà du raisonnable par ses parents endeuillés, ayant perdu leur fils aîné, noyé et glacé dans un lac où il s'était aventuré à vouloir glisser. Cette attention démesurée avait forgé chez elle une ambition sans bornes. Elle savait ce qu'elle voulait, et elle l'obtiendrait coûte que coûte. Son objectif était clair : épouser

un homme riche, de préférence fragile, voire mourant, et plus âgé, un homme qui lui permettrait de s'élever bien au-delà de ses origines modestes.

Elle l'avait trouvé en la personne de Vahram, un notable brillant et respecté, rescapé du génocide arménien, qui traînait une tuberculose depuis 15 ans. C'était un homme grand, mince, blond, toujours élégant malgré sa maladie. Son corps affaibli par la perte d'un poumon et son addiction aux cigarettes brunes lui promettaient une courte vie, du moins Désirée l'espérait. Ils partageaient un même mois de naissance, un lien étrange et dérisoire qui, à ses yeux, symbolisait leur destin commun : il était né le 28 août, elle le 27, d'années différentes. C'était une coïncidence insignifiante pour les autres, mais Désirée y voyait un signe que leurs chemins devaient se croiser.

Le plan de Désirée se déroulait à merveille. Un an après la visite d'Hitler à Paris, leur fils Gilbert était né. Un enfant unique, comme elle l'avait décidé. Il n'était pas question pour elle de risquer une nouvelle grossesse qui déformerait son corps ou, pire, de mettre au monde une fille. Une fille, pensait-elle, n'apporterait que des complications, et risquerait de dilapider la fortune qu'elle comptait bâtir pour Gilbert, le seul héritier digne de ce nom.

Elle se rappelait encore le marché noir, la pénurie qui sévissait durant l'Occupation, mais leur vie, à elle et à Vahram, n'en avait jamais vraiment été affectée. Leurs relations avec l'occupant leur permettaient de maintenir un certain confort, loin de la misère que subissaient tant d'autres. Après la guerre, ils s'étaient installés dans une ville de banlieue, à 50 kilomètres de Paris. Vahram avait fait construire une demeure somptueuse, une œuvre d'art architecturale qui reflétait leur ascension sociale et leur succès. Cette maison, avec ses 1500 mètres carrés et son parc traversé d'une rivière, symbolisait la réussite qu'elle avait tant convoitée.

Désirée était fière. Ce soir, en regardant les visages ternes autour d'elle, elle ne ressentait aucune émotion particulière pour cette famille qui se prétendait unie mais n'était en réalité qu'un assemblage de convenances. Elle avait réussi à créer son empire, à bâtir une dynastie, à ériger sa vie sur les décombres

de la guerre et des sacrifices des autres. Ce même regard bleu azur, celui qui glaçait d'effroi tant de ses proches, était maintenant fixé sur l'avenir. Elle avait tout ce qu'elle voulait, tout ce qu'elle avait planifié.

Francine et Gontran n'avaient pas eu les mêmes facilités. Eux aussi s'étaient mariés un an avant la naissance de leur premier enfant. Lorsque leur fille Jacqueline vint au monde, Gontran était déjà parti à la guerre. Il fut blessé, fait prisonnier, et Francine dut abandonner sa fille à la garde de sa mère, « Marie la maigre », « Marie la dure », qui avait perdu la foi, rejetée par son église, coupable d'être éperdument amoureuse d'un franc-maçon et mère d'un enfant né tétraplégique par sa faute, lui avait-on dit. Déjà à cette époque, les mères étaient-elles responsables de tous les maux de la Terre ! Son erreur, selon les médecins : avoir mangé des œufs et eu trop d'albumine ! Par peur, toutes les générations suivantes ne dépassèrent jamais le quota de trois œufs par semaine.

Francine dut donc lui confier sa fille pour suivre un long traitement au sanatorium, et protéger son bébé d'un risque de contamination. Le dimanche, elles lui rendaient visite. Après des heures de marche, elles pouvaient enfin se voir à travers une vitre. Ainsi Francine regardait sa fille, mois après mois, année après année, sans jamais pouvoir la toucher, l'embrasser, la câliner. Elle la vit faire ses premiers pas sur les pelouses de l'hôpital, agitant ses petits bras vers une grand-mère qu'elle ne connaissait que comme mère, et devant le regard attendri d'une mère qu'elle ne distinguait pas derrière les parois de verre. Elle la vit commencer à balbutier puis à parler, appelant Marie la maigre et ignorant celle qui lui avait donné le jour. Elle la vit devenir plus grande et plus raisonnable, plier sous le fardeau de la guerre, grandir trop vite, comme tous les enfants traumatisés d'avoir manqué de tout ou presque. Elle vit sa propre mère vieillir aussi, trop vite, mais rester droite face à l'adversité, montrant toute la puissance de sa résilience et lui servant d'exemple à travers une fenêtre. Grand bien lui fit, car après 4 ans de soins, Francine finit par vaincre totalement la tuberculose et put recouvrer sa liberté.

Après 5 ans de prison allemande, Gontran fut également de retour à la maison. La famille fut pour la première fois réunie en 1945, et le père découvrait sa petite de 5 ans. Il ne parlera que très peu de ces années passées en Allemagne. Il n'en gardera que la fierté d'une médaille du combattant, qui lui avait valu une blessure à la cheville dont il gardera des séquelles, d'avoir voulu sauver les armes abandonnées sur le champ de bataille, ainsi que la fierté de n'avoir jamais mangé avec ses doigts.

Francine, elle, était une très grande bavarde, elle ne passait aucun détail : le beau docteur qui lui faisait du charme, mais auquel elle n'avait jamais cédé, malgré la conviction qu'elle avait que, lors des travaux de ferme effectués par son mari en Allemagne, une certaine Olga avait dû user d'arguments très convaincants, à de nombreuses reprises. Il nia jusqu'au dernier jour, elle insinua tout aussi longtemps et en conserva une amère jalousie envers cette « Olga ». C'était le prénom à ne pas prononcer. Ses petits-enfants s'en donnèrent à cœur joie en ne respectant pas cette règle. Ils observaient, moqueurs, les regards pleins de reproches de leur grand-mère et de renonciation de leur grand-père. Son « Gontran » était l'unique amour et le seul homme de sa vie !

La famille, après la victoire, s'installa à Paris, quartier Saint-Germain-des-Prés, dans un modeste appartement au premier étage d'un immeuble qui faisait l'angle de la rue Jacob et de la rue des Saints-Pères. Leur logement était composé d'une simple salle à manger faisant également office de salon grâce à l'unique fauteuil posé dans un coin, d'une minuscule cuisine et d'une chambre. Les sanitaires et la douche étaient communs à tous les habitants de l'immeuble. C'était si exigu que lorsque Jacqueline eut le bonheur d'avoir un petit frère, de 9 ans son cadet, elle dut dormir dans un lit d'appoint installé sur le palier. Mais après quelque temps, ses parents décidèrent qu'il serait mieux pour elle de retourner vivre à Malakoff avec ses grands-parents maternels.